

CHRISTINE LE BOULENGÉ

Symptôme et psychose infantile

Je présenterai deux cas de constitution d'un symptôme dans la psychose infantile*. Il s'agit d'enfants que j'ai l'occasion de rencontrer au cours d'entretiens individuels dans un hôpital psychiatrique — *Les Goélands, à Spy* — et dont l'état a toujours nécessité une institution spécialisée.

On observera que la construction progressive du symptôme, à partir d'une situation de départ qu'on peut, à tout le moins pour le premier cas présenté ici, qualifier de catastrophique du point de vue de nos premières rencontres, a non seulement permis de vérifier la structure en ordonnant les effets de la forclusion, mais a entraîné également une pacification des rapports de ces enfants avec le symbolique — l'une, par séparation dans le symbolique, l'autre par ordonnancement de la langue.

Je noterai que mon intervention dans ce travail s'est limitée à tenter de me repérer dans ce que présentaient ces enfants, en dégagant l'articulation de ce qui se présentait d'abord, décousu, dans le réel. Par ailleurs, le symptôme ne s'est construit, n'a pris forme qu'à partir d'éléments qu'ils amenaient eux-mêmes, démontrant que l'efficace ne consiste pas à s'efforcer de refiler un symptôme, mais à en faire la clinique : “ça s'articule en chaînes de lettres si rigoureuses [...]” . (1)

Un embryon de symptôme chez une autiste

Sylvie, une jeune fille autiste dont l'histoire se confond avec celle des institutions successives qu'elle fréquente depuis sa plus tendre enfance, sans plus de contacts avec sa famille, à l'existence marquée d'automutilations importantes et répétitives, de tapotements stéréotypés, de fous

rires comme hallucinés, s'est vue exclue presque totalement de l'usage de la parole.

Lors des premiers rendez-vous, elle manifeste une grande angoisse, saute et parcourt la pièce en tous sens, tournoyant sur elle-même. Elle en vient très vite à m'agripper les cheveux : le tournoiement s'arrête alors — il m'est très difficile, vu la force qu'elle y met, de me dégager. Ce comportement éprouvant se reproduira pendant plusieurs séances, à chaque fois, elle ne dégage son étreinte qu'en gardant au moins quelques-uns de mes cheveux entre ses mains. Cette séquence peut se lire comme suit : cette enfant se trouve dans un état "d'excitation maniaque" ⁽²⁾, réduite à être la marionnette du signifiant, du retour mortel dans le réel du symbolique désarrimé, délesté de l'objet *a* : le tournoiement. Elle trouve un point d'arrimage à s'agripper à mes cheveux, puis à en extraire l'objet, dans le réel : quelques cheveux — ce qui stoppe l'excitation.

Ceci se limitera peu à peu à des empoignades en début et fin de séance, et le tournoiement va s'inscrire sur du papier, ce qui vérifie qu'il est de la nature du symbolique passé dans le réel : elle dessinera progressivement des ronds et des spirales, ensuite d'autres formes géométriques, puis y mêlera certaines lettres en imprimé, lettres éparpillées et se recouvrant éventuellement comme par transparence, que je reconnaitrai pour être celles de son prénom. Tandis que les empoignades et l'arrachage des cheveux disparaîtront complètement lorsqu'elle introduira un jeu de bulles de savon qui en prendra la place, l'écriture des lettres va connaître une curieuse transformation vers le dessin : les S, par exemple, seront accolés à la queue leu leu, verticalement, se transformant en guirlandes.

Nous avons donc deux traits : l'extraction de l'objet, dans le réel (auto-mutilations, arrachage des cheveux, bulles de savon), et la réduction du signifiant à la lettre, à sa matérialité de lettre. Ceci indique que l'arrimage du symbolique ne se fera pas par l'usage signifiant de la lettre, par exemple dans la signification — phallique ou délirante — ou dans l'ordonnement des signifiants par le symptôme. Mais bien plutôt par une extraction réelle.

En effet, tout son travail par la suite a consisté, me semble-t-il, à construire ce que j'appellerai un embryon de symptôme qui conjoigne ces deux traits, extraction de l'objet et signifiant réduit à la lettre. Ce symptôme s'est construit à partir d'une extraction réelle, celle de trois dents sous anesthésie générale. Au sortir de cette opération, dont je n'avais pas été informée, elle introduit la nouveauté suivante : elle dessine sur une feuille deux rangées superposées de petits rectangles accolés, elle les découpe très soigneusement, et du tas de rectangles ainsi obtenus, elle va rejeter un rectangle, puis un autre.

Cette production marque le point de départ d'une longue série de séances consacrées à un découpage très soigneux de feuilles en petits carrés, découpage auquel s'ajoutera la manipulation du tas de petits carrés ainsi obtenu, tas qu'elle conserve soigneusement dans une boîte et retrouve à chaque séance : elle les prend et les fait couler entre ses mains avec un plaisir manifeste, les mélange, les malaxe inlassablement. Progressivement, la lettre va y être introduite de la manière suivante : elle va choisir préférentiellement des feuilles dont une face est imprimée (ce sont de vieux règlements administratifs), et ce sont celles-là qu'elle découpera dorénavant en carrés. Elle mélange donc depuis lors, et fait couler inlassablement sous mes yeux des bouts de mots, des lettres éparses.

Il y a dans cette conduite ébauche de symptôme, en ceci qu'elle arrive à trouver du plaisir du S_1 tout seul : il ne s'agit plus tant pour Sylvie de défaire la signification (ce qui serait plutôt le travail du schizophrène), mais bien plutôt de défaire le symbolique lui-même, le symbolique qui pour elle est passé dans le réel, et d'en extraire constamment l'objet. Ceci a des effets d'apaisement indubitables, et lui permet également d'entrer *a minima* dans un lien social : elle me fait participer à cette manipulation de l'objet. Je ne dirais cependant pas "sinthome" parce que fait défaut, dans ce procédé, la constitution d'un nom, d'un état-civil.

Une ébauche de sinthome chez un schizophrène

Constituer un embryon de sinthome, voilà la tâche à laquelle s'est attelé Patrick, un jeune schizophrène de quinze ans qui, à la différence de Sylvie, ne dédaigne pas d'utiliser le langage, ni même l'écriture. "Je suis un ordinateur", me dit-il d'une voix nasillarde à l'entrée de notre première rencontre. Il ajoute : "un ordinateur qui parle français". Je tiendrai cette assertion en suspens pour constater que sa production va la déployer.

Patrick attire d'emblée l'attention par une pratique curieuse : il dessine inlassablement, depuis de longues années, des églises d'une hauteur vertigineuse sur des rouleaux de papier de vingt-cinq centimètres de large : ses dessins font parfois plus de deux mètres de haut mais l'église représentée, écrit-il, peut atteindre cent vingt mètres. La dominance des traits verticaux y est donc importante. Aucun délire ne s'est constitué à partir de cette production, qui tend vers l'infini : quasi toutes les églises de Belgique et les cathédrales de France ont été représentées, nommées et chiffrées, sur ces rouleaux qu'il emporte avec lui, et dont il tapisse parfois les murs. Tout au plus évoque-t-il une fois sa crainte de l'appel de la cloche qui pourrait l'obliger à se jeter par la fenêtre; nous relierons à ce propos la propension qu'il a eue vers quatre, cinq ans, à faire des chutes — sans doute liées, mais non par lui, à son épilepsie.

Les effets de la forclusion se marquent chez cet adolescent notamment par une répugnance exceptionnelle et donc une extrême méfiance vis-à-vis de ses semblables, quels qu'ils soient, ce qui peut l'amener à assener des coups d'une rare violence lorsque son prochain s'est montré trop envahissant. Son poids, sa force et l'imprévisibilité de ses coups le font considérer, à juste titre, comme dangereux.

Patrick manifeste par ailleurs une curieuse relation aux noms propres de personnes : il se considère comme insulté lorsqu'on l'appelle par son prénom, et a réduit son patronyme à un nom commun, celui-ci pouvant être assimilé à un mot du champ sémantique de "paquet", non seulement parce qu'il en trimballe tout le temps, mais aussi par sa voracité gloutonne, se nourrissant quasi exclusivement de vivres achetés en paquets, dont il remet les emballages à ses parents en fin de semaine, et enfin lorsqu'il m'explique que ce qu'il mange lui tombe "là", en saisissant à pleines mains la panse qu'il a volumineuse. Quant aux noms de ses semblables, s'il lui arrive d'utiliser les prénoms, il évite en général les patronymes, pour rebaptiser les gens par leur lieu d'origine : Jean Dupuis, Durant ou Lefebvre seront appelés "Namur", "Anvers" ou "Liège". Patrick passe en effet la plupart de son temps, lorsqu'il ne dessine pas des églises, à dresser des listes interminables et métonymiques de noms et de communes, auxquelles il associe des chiffres.

Nous constatons donc que la forclusion, qui se marque pour Patrick dans son refus d'utiliser les noms de personnes, s'accompagne d'un travail forcené de nomination par les noms de lieux : un travail effréné de nomination, là où rien ne peut venir à nommer sa jouissance. Celle-ci lui fait retour dans le corps sous la forme de ses "crises", crises d'épilepsie pour lesquelles il est soigné et dont il ne peut quasi rien dire, sinon que telle une bête, ça vient et ça part, ça circule entre ventre et gorge, et quand ça atteint sa gorge, il fait le geste de l'attraper, cette crise, pour la jeter hors de lui : somme toute, un "chat dans la gorge" tel un "chat dans un sac ["paquet"]". Effectivement, il évoquera beaucoup plus tard que si on détraque son ordinateur — c'est-à-dire ce que lui impose ce travail de nomination —, "ça me fera devenir souris" — souris pour le chat de la jouissance de l'Autre.

Le lien entre l'épilepsie, les dessins d'églises et l'assertion : "je suis un ordinateur", s'établira lorsque Patrick me décrira les examens annuels auxquels il est soumis pour contrôle de son épilepsie, examens E.E.G. vécus comme un branchement machinique, lorsqu'il regarde sortir de la machine cette bande interminable de papier sur laquelle s'inscrit une ligne continue droite ou brisée, en fonction de son obéissance à l'ordre : "Fermez les yeux ! Serrez les dents !" Il est donc cet ordinateur condamné à tracer inlassablement les lignes droites ou brisées de ses églises, seules

traces dans le réel de la jouissance. Mais ce faisant, il la fait passer à la lettre.

En outre, il est un ordina^{te}ur qui parle français : les églises sont en effet à la base de son intense travail de répertoire et de chiffrage de noms de lieux. Patrick produit des listes interminables du nombre d'églises, de cathédrales, de basiliques par commune ("Chaque nom porte une paroisse"), et de là, il passera au calcul du nombre d'entités par commune (avant les fusions), du nombre d'habitants, du nombre de commerces enfin. A chaque étape de ce travail — interminable, qui comporte, certes, un aspect d'infinisisation, et qui s'écrit toujours sur des rouleaux ou sur de papier d'ordinateur — nous constatons que ce dont il s'agit, c'est de produire un nom, de s'engendrer lui-même à partir de ces créations, lui qui déclarait au départ n'être pas né. En effet, des églises aux noms de communes, il construit un équivalent de généalogie à partir des noms de lieux : "la Belgique porte beaucoup de communes" — notons que ces noms sont repérables sur une carte, à l'inverse des noms de personnes, qui n'indiquent qu'une place par défaut, celle du sujet du signifiant. Il décide dès lors de se rebaptiser Ghislain, nom de commune (Saint Ghislain) qui doit être référé par métonymie à son domicile — il me l'indique sur la carte. Evoquons également la tradition wallonne qui met les enfants sous la protection de Saint Ghislain pour les prévenir des convulsions, ce qui fut sans doute son cas : "c'est le troisième prénom de ma carte d'identité" me dit-il. Ensuite, des noms de communes aux nombres de commerces par commune, il s'agit de la réalisation de son patronyme, à partir d'une collection de sacs en plastique (ceux dans lesquels on n'achète pas les chats) marqués aux noms des "grandes surfaces" qui lui permet également un chiffrage de la consommation — sa gloutonnerie.

Ce travail se fait à partir d'un point énigmatique : les églises. Celles-ci, vraisemblablement, s'adressent à lui, dans une langue fondamentale dont il me lâche certains mots, lourds d'un sens obscur et dont le moindre n'est pas *Godferdom* ⁽³⁾, qu'il ne traduit pas, me signifiant que je ne connais pas le flamand. Cette langue fondamentale est en effet dite "flamande" à partir de ce vocable, alors qu'en fait elle est plutôt composée de mots wallons ou construits sur le wallon. En somme, l'ordinateur qui parle français, c'est celui qui ordonne la langue au moyen des noms de lieux, de la localisation géographique et du comptage, se faisant maître de la langue pour parer à ce Dieu obscur, énigmatique et insultant que ne colonise aucun délire. C'est aussi ce qui lui permet un embryon d'état-civil, mixte de «commune» et d'église — l'église partageant avec la maison communale le privilège du "milieu du village" —, et qui se réfère, de façon implicite, au métier des parents : la mère fut ouvrière dans une administration communale, et le père, ferrailleur en bâtiments. Cet embryon de sinthome lui permet de faire lien social, puisque autour de ce

travail il peut s'adresser à ses semblables, avec une tempérance certaine de ses crises et agressions.

* Ces deux cas ont été présentés à Bruxelles, lors de l'Après-Midi du Champ freudien du 2 décembre 1989, consacrée à "L'enfant dans les structures cliniques"

<N>NOTES

(¹) J. Lacan, "Proposition sur le psychanalyste de l'Ecole", *Scilicet*, 1, pp. 20-21.

(²) Cfr J. Lacan, *Télévision*, Seuil, 1974, p. 39. Voir aussi le commentaire qu'en a fait C. Soler lors du cycle de conférences sur l'humeur, à la Clinique Sainte Anne, Paris, le 28 mars 1990.

(³) *Godferdom*, injure flamande se traduisant par "Nom de Dieu".